Les témoins du comte s'inclinèrent en signe d'assentiment et se retirèrent. L'entrevue n'avait pas duré dix minutes.

Gustave resta seul, attendant qu'Adrien descendit.

Pour passer son temps, il jetait autour de l'atelier des regards distraits, lorsque ses yeux se fixèrent sur le mystérieux tableau que recouvrait un morceau de serge verte, celui qu'il supposait avoir été commandé par le prince Cachemire.

Il hésita longtemps à s'en approcher, mais enfin, poussé par une invincible curiosité, il souleva le rideau.

—Oh ! murmura-t-il. Quel singulier sujet !... Mais c'est une scène d'assassinat ! Ici la victime, là un jardinier qui se précipite à son secours, à droite le coupable qui s'enfuit...

Tout à coup il se pensa sur le tableau, presque à le toucher, pour mieux voir les traits du criminel qu'Adrien avait déjà esquissés.

Aussitôt il se redressa livide ; sa main laissa retomber le rideau qu'elle maintenait. Son visage exprimait à la fois la surprise et l'épouvante.

—Lui ! s'écria-t-il. Allons donc ! ce n'est pas possible !

Adrien était monté dans l'appartement de sa mère, dont il occupait l'attention, afin qu'elle ne remarquât pas les allées et venues que nécessitaient les préliminaires du combat.

Dès qu'il vit s'éloigner les témoins du comte, dont il guettait la sortie à travers les carreaux, il alla rejoindre Gustave.

Celui-ci fumait son cigare, paresseusement étendu sur le divan.

—Eh bien ? fit le jeune peintre.

—Tout est convenu, répondit de Coissy. Sois demain chez moi à sept heures, ou au train de Saint-Germain à sept heures et demie.

—J'irai chez toi, dit Adrien. Faudra-t-il aller prendre M. Olivier ?

—C'est inutile, tu le trouveras rue de Provence. Je te préviens que tu te bats à l'épée jusqu'à ce qu'un des deux adversaires soit hors de combat.

—Merci, fit l'artiste en serrant chaleureusement la main de son ami.

—Maintenant sais-tu ce que tu devrais faire ? proposa de Coissy.

—Non. Quoi donc ?

—Voici la nuit qui vient, tu ne peux plus travailler ; j'ai à la porte une voiture qui m'attend, nous y montons, nous allons aller passer une heure à la salle d'armes, ce qui vous donne un appétit d'enfer ; nous dînons ensemble, et dans la soirée je te présente Olivier.

—Admirable combinaison ! s'écria le jeune peintre. Je m'y conforme.

La soirée se passa, en effet, comme l'avait ordonné Gustave.

La courte séance d'escrime qu'avait fait Adrien lui avait rendu la souplesse et l'haleine.

De Coissy en avait tiré très bon augure.

Le lendemain matin, l'artiste sortit de sa chambre en pantoufles, afin de ne pas réveiller sa mère.

Il s'habilla dans l'atelier et se dirigea vers la rue de Provence.

Gustave était prêt. Olivier arriva bientôt après.

A sept heures vingt-cinq minutes, ils descendaient devant la gare du chemin de fer de l'Ouest.

—Ni le comte ni ses témoins n'étaient encore dans la salle d'attente.

Adrien était calme et résolu. Son attitude fit plaisir à ses témoins.

Au moment où la demie sonnait, Raymond, de Jaivre et de Cesson parurent enfin et saluèrent froidement les premiers arrivés.

Le comte lança à de Coissy un regard irrité. Sans doute il ne pardonnait pas à Gustave de servir detémoin, contre lui, à Adrien.

Les deux groupes montèrent chacun dans un compartiment séparé, et le train se mit en mouvement.

Le bois du Vésinet n'était pas alors le joli petit bois bien arrosé, bien peigné, bien sablé qu'il est aujourd'hui. On y pouvait trouver encore un petit coin que le moellon n'eût pas envahi.

En mettant pied à terre à la station, les six hommes s'espacèrent par couples de deux personnes, afin d'échapper à la curiosité toujours en éveil des employés de la gare et des habitants clairsemés.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, se rapprochèrent peu à peu, et marchèrent silencieusement jusqu'à ce que Gustave s'arrêtât.

—Ce sera ici, messieurs, et si vous le voulez bien, dit-il.

Les témoins firent un signe d'assentiment.

Le comte et Adrien se dépouillèrent de leurs pardessus, redingotes et gilets, sur lesquels ils déposèrent leur chapeau.

Pendant ce temps, de Jaivre et de Coissy choisissaient dans les deux paires d'épées que chacun d'eux avait apportées les plus souples et les plus légères.

Autant Adrien était digne et réservé, autant Raymond était impatient et agité. Ses traits étaient contractés, ses regards obliques se reposaient avec une sorte de rage sur tout ce qui les attirait, mais principalement sur son rival.

Lorsque Gustave remit son épée au jeune peintre :

—Prends garde ! lui dit-il à voix basse. Si cet homme peut te tuer, il te tuera.

—Je le sais, fit l'artiste.

Au commandement sacramentel de : " Allez, messieurs ! " les adversaires tombèrent en garde.

Dès les premières passes, il devint évident pour les témoins que l'avantage était du côté d'Adrien.

Outre la supériorité que lui donnait la taille, il avait pour lui le sang-froid, la jeunesse et l'haleine.

Pendant les cinq premières minutes, le comte chargea son adversaire comme un furieux. Adrien n'avait même pas le temps de riposter. Mais aussi, au bout de cinq minutes, Raymond soufflait bruyamment et ne pouvait plus continuer le combat.

On fit une première pause.

A la seconde reprise, M. d'Olligny fut plus sage. La vigueur et l'habileté avec lesquelles son rival avait paré les bottes acharnées qu'il lui portait le rendirentplus prudent.

Bien lui en prit, car, à la cinquième ou sixième passe, il trouva un jour, se fendit, et son épée frappa Adrien en pleine poitrine. Fort heureusement, l'artiste arriva à la parade assez tôt pour faire dévier ce terrible coup droit ; mais la pointe du fer décrivit un sillon rougeâtre sur le travers de la poitrine, déchira la chemise, et mit à découvert, entre le linge et la peau, un léger tissu, garni de dentelle, et légèrement taché de sang.

C'était le mouchoir d'Hélène.

Chacun remarqua cette particularité, mais personne n'eût l'indiscrétion de le laisser paraître.

On fit une seconde pause.

La blessure d'Adrien était insignifiante. Ce n'était qu'une longue écorchure, d'où le sang s'échappait par gouttelettes.

Il rajusta sa chemise et retomba en garde. Cette fois son œil noir brilla d'un éclair de colère.

Le visage de Raymond grimaçait d'une joie sinistre.

La troisième reprise fut plus sérieuse. Les deux combattants semblaient comprendre qu'elle serait définitive. Ils engageaient peu le fer, se tâtaient, multipliaient les feintes pour attirer l'ennemi dans le piège qu'ils lui tendaient.

Enfin, sur un simple froissé que le comte voulut relever pour riposter en dessous, l'épée d'Adrien pénétra dans l'avant-bras, qu'elle traversa dans presque toute sa longueur.

La douleur fut si vive que l'arme s'échappa des mains de Raymond.

Sa blessure n'était pas grave, mais elle était atrocement gênante.

Les témoins s'empressèrent d'intervenir. M. d'Olligny, malgré leurs observations, protesta qu'il était encore en état de continuer le combat.